

«Être le meilleur voisin face au deuil»

PASTEUR ET COFONDATEUR DE L'ÉQUIPE DE SOUTIEN D'URGENCE, QUI ACCOMPAGNE TOUTES LES ANNONCES DE DÉCÈS, PIERRE BADER VIT RÉGULIÈREMENT LA CONFRONTATION AVEC LA MORT.



QU'EST-CE QUI VOUS A AMENÉ À LANCER L'ESU?

Je suis pasteur réformé depuis bien longtemps. Aujourd'hui, je partage mon temps entre la coordination d'Eglises réformées et la direction de l'Équipe de Soutien d'Urgence (ESU), que j'ai cofondée il y a une vingtaine d'années. A l'époque, j'étais chef d'intervention chez les pompiers. Les policiers me demandaient souvent: «Toi qui es pasteur et pompier, qu'est-ce que tu fais pour nous aider quand nous sommes démunis face à des situations ingérables?» Je n'avais pas de réponse.

Je me suis donc formé et après des expérimentations concluantes, j'ai reçu le mandat de créer une structure pour l'ensemble du canton. Notre spécificité est d'être une offre des Eglises réformées et catholiques, qui financent les équipiers.

QU'APPORTEZ-VOUS AUX PERSONNES EN ÉTAT DE DÉTRESSE ÉMOTIONNELLE, PSYCHOLOGIQUE OU SPIRITUELLE?

Nous sommes une équipe d'intervention immédiate, sur place en moins d'une heure. Notre rôle est de reconnecter les gens avec les ressources dont ils auront besoin pour continuer: qu'elles soient familiales, médicales ou spirituelles.

Dans le choc, les gens ne savent souvent pas quoi faire. On fait un travail de médiation: expliquer pourquoi le corps part à la médecine légale, ce qu'implique une enquête... On répond à des questions très terre à terre. Mais on est aussi confronté à des questions existentielles ou spirituelles, car les deux sont très proches. Quel que soit notre métier de base

-psy, pasteur ou ambulancier- nous intervenons d'abord comme équipiers. On vient avec notre savoir-être professionnel, mais l'objectif est avant tout de créer un lien. Je ne dis pas d'emblée que je suis pasteur, car cela peut parfois fermer des portes. C'est dans le lien que l'identité professionnelle peut apparaître plus tard.

QUELS SONT LES ATTENTES ET LES BESOINS DE CES FAMILLES SOUS LE CHOC?

Une de nos spécificités est d'accompagner systématiquement toutes les annonces de décès avec la police. C'est ce qu'on appelle un «incident critique»: il vaut mieux être là dès le départ, car cela pourrait mal se passer.

Sur le terrain, le toucher est très délicat. Il n'y a pas de règle. Personnellement, je ne touche pas, sauf si les gens viennent vers moi pour que je les prenne dans mes bras. J'observe si la famille est tactile ou non. La prise en charge commence parfois simplement par réapprendre aux gens à respirer. En état de choc, certains hyperventilent ou paniquent. On les aide à redescendre à un niveau où la relation devient possible. Cela peut prendre une demi-heure avant d'avoir une conversation posée. Avec près de 300 interventions par an, nous sommes dehors presque tous les jours.

CETTE DÉCISION DE LA POLICE VAUDOISE D'ACCOMPAGNER TOUTES LES ANNONCES DE DÉCÈS REND-ELLE LE MOMENT PLUS SOLENNEL?

Aucun policier n'a décidé de faire ce métier par rêve de faire des annonces de décès. Ils portent la parole officielle, et nous, nous accompagnons cette information. Ils ne font plus d'annonces de décès sans nous et sont extrêmement reconnaissants de ne plus être seuls. Cela permet à chacun de jouer son rôle: le policier donne l'information et peut repartir à ses missions, tandis que nous pouvons rester trois heures si nécessaire. C'est une excellente collaboration.



Mémorial devant
le bar Le Constellation,
à Crans-Montana.

QUAND CE SONT DES ENFANTS QUI DÉCÈDENT, EST-CE QUE CELA CHANGE QUELQUE CHOSE?

Plus les victimes sont jeunes, plus cela nous scandalise et nous met en colère. Les histoires avec des enfants sont celles dont j'ai le plus de peine à me défaire. Mais j'ai aussi le témoignage de mes propres parents aujourd'hui décédés: ils ont perdu trois de leurs quatre enfants et ont pourtant vécu une belle vie malgré cela. On peut se remettre, c'est possible. Il y a une espérance. Je me garderai toujours de prononcer des paroles définitives sur l'avenir de quelqu'un qui dit «ma vie est finie».

OÙ PUISEZ-VOUS LA FORCE DE VOUS RENOUVELER POUR QUE CE FARDEAU NE DEVIENNE PAS TROP LOURD?

Personne ne vit de ce métier, ce serait morbide. Même pour moi, il y a un «seuil toxique» d'interventions qu'il ne faut pas dépasser. Il y a la supervision psychologique, bien sûr. Mais plus fondamentalement, il y a un besoin de renouvellement spirituel dans l'intimité avec Dieu. Dans la louange, j'ai parfois l'impression qu'un manteau de lourdeur m'est enlevé sans même que j'aie compris que je le portais. Je vois l'œuvre que l'Esprit fait en moi; tout à coup, le manteau tombe.

Il faut pouvoir durer sur le long terme. C'est ce que l'apôtre Paul appelle «achever sa course»; il ne s'agit pas de courir vite, mais de tenir jusqu'au bout, sans s'arrêter à mi-chemin. Les Eglises ont ce savoir-faire historique avec la mort, mais aussi une espérance qui nous permet de tenir droit dans nos bottes: la résurrection, la guérison des cœurs brisés. Sans cela, je ne sais pas comment faire pour tenir.

AU-DELA DE L'ANNONCE DE L'ÉVANGILE, VOUS PRIVILÉGIEZ DONC LE SERVICE PUR, LA OÙ LES ACTES PARLENT PLUS QUE LES PAROLES?

Absolument. A l'ESU, il n'y a aucun prosélytisme. On travaille «sous le chapeau» des Eglises, un chapeau bienveillant, mais on arrive comme équipe de soutien d'urgence, au service de tous. J'aime prêcher,

c'est mon métier, mais dans ce cadre, je n'ai aucun problème à ne pas le faire. On est dans le service à la société, dans un «lavement des pieds».

POUR CEUX QUI SOUHAITENT AIDER SUR LE LONG TERME, COMMENT SE METTRE AU SERVICE DES GENS ENDEUILLÉS?

Si l'on écoute les familles victimes de drames, elles disent souvent: «Restez en contact avec nous.» La consolation vient du fait de ne pas être oublié, de voir que sa douleur est reconnue.

Le commandement d'amour de Jésus – «aime ton prochain» – n'est pas si facile à appliquer. On s'est tous déjà plantés en essayant d'aimer: en étant trop intrusif, trop distant, ou tellement bouleversé que l'autre doit gérer notre propre émotion. Dans ma vision, les chrétiens devraient être «les meilleurs des voisins». Pas seulement le vouloir, mais savoir comment l'être. Aimer quelqu'un qui va très mal demande un apprentissage. Si les Eglises lançaient des formations sur «comment être le meilleur des voisins», ce serait passionnant.

COMMENT L'ESPÉRANCE DE PÂQUES PEUT-ELLE REJOINDRE CEUX QUI SONT ENCORE PLONGÉS DANS LE DEUIL?

Il y a un temps pour tout, un temps pour pleurer. Si l'on ramène l'espérance de la résurrection trop vite, on «zappe» le deuil et on rebondit par-dessus la souffrance. C'est délicat. Les milieux réformés ou catholiques ont parfois une théologie de la souffrance très forte mais une théologie de la gloire un peu faible. A l'inverse, certains milieux évangéliques veulent parfois aller trop vite vers la victoire de la Croix. Nous devons apprendre à souffrir avec ceux qui souffrent, avant d'aller plus loin. C'est cela, apprendre à bien aimer les gens.

Propos recueillis par **David Métreau**